

Sept ans après Seven years later

François Peraldi

Volume 9, Number 1, June 1984

Pratique analytique et psychose

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030209ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030209ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Peraldi, F. (1984). Sept ans après. *Santé mentale au Québec*, 9(1), 38–49.
<https://doi.org/10.7202/030209ar>

Article abstract

Seven years after the interruption of his analysis, Norbert comes back to see his analyst. He tells him what happened during the seven years before asking him a question. Having heard this account of wandering and of the discovery of a certain equilibrium, the analyst remembers certain "moments" of the analysis of Norbert, the transference activity, the family structure. He has a beginning perception, through associations, of new theoretical perspectives on the question of time in psychoanalysis, on that of the father in the psychoses, the cystic-like growth of the psychotic process. Finally he questions himself on his place in relation to the question of the "father's name" when Norbert asks him, in ending, if he will still be there when he will want to take up his analytic journey again.

Sept ans après

*François Peraldi**

Sept ans après l'interruption de son analyse, Norbert vient revoir son analyste. Il lui raconte ce qui s'est passé pendant ces sept années avant de lui poser une question. À l'audition de ce récit d'errance puis de la découverte d'un certain équilibre, l'analyste se souvient de certains «moments» de l'analyse de Norbert, des jeux transférentiels, de la structure familiale. Il entr'aperçoit, par associations, des perspectives théoriques nouvelles sur la question du temps en psychanalyse, sur celle du père dans les psychoses, l'enkystement du processus psychotique, enfin il s'interroge sur sa place en rapport à la question du «nom-du-père», lorsque Norbert lui demande pour terminer s'il sera toujours là lorsqu'il aura le désir de reprendre et de continuer son voyage analytique.

Le téléphone sonne. Au bout du fil une voix joyeuse, mais que je ne reconnais pas, m'interpelle par mon nom.

– *François Peraldi?*

– *Oui.*

– *Est-ce bien vous le François Peraldi qui a parlé le mois dernier à Radio-Canada?*

– *(Moment d'hésitation : ai-je parlé à Radio-Canada? et de quoi?)... Oui.*

– *C'est donc bien vous François Peraldi le psychanalyste!*

– *(nouvelle hésitation de ma part, mais pour d'autres raisons)... Oui.*

– *C'est Norbert Lenorman à l'appareil.*

Pendant un moment, je restai comme suspendu au bord du vide que ce nom sans visage, et cependant familier, venait brusquement d'ouvrir en moi. Je pensai simultanément à plusieurs personnes dont le mari d'une analysante schizophrène qui m'avait fait convoquer devant un tribunal afin que je témoignâs contre sa femme (mon analysante) au cours de leur procédure de divorce pour qu'il obtienne la garde de leur enfant. Un père qui luttait en somme pour conserver sa fille mais qui m'avait posé un problème complexe au cours de cette analyse et je crois que je lui en ai beaucoup voulu. «Quel culot, pensai-je, de me rappeler encore!»

Mais quelque chose, une certaine joie peut-être dans la voix, me signalait qu'il ne s'agissait pas de lui. Après quelques instants d'un temps suspendu, le souvenir me revint d'un seul coup, comme si son dossier (quoi que je n'en tiens pas) venait de me tomber sur les genoux. C'était Norbert! Il réapparaissait sept ans après. J'avais parlé de Norbert dans «L'éclavage de la folie», un texte qui a paru dans le volume III, n°1, de la présente revue.

Lorsqu'on pratique régulièrement l'analyse, la mémoire des analysants et de leur histoire psychanalytique est tout à fait singulière. Elle est à la fois presque illimitée, précise et sélective (je veux dire qu'elle est fonction du dire de l'analysant qui la réveille), enfin elle est pulsatile. La mémoire, comme le transfert, pulse selon un rythme propre à chacun d'entre nous, selon une temporalité qui lui est propre et ne ressemble à aucune autre.

Hors séance, il est rare que je pense involontairement aux analysants. Quand cela se produit, et surtout lorsqu'il s'agit d'un rêve, je sais immédiatement qu'il y a là un élément (contre)transférentiel à analyser au plus vite.

Pendant la séance, toute la mémoire de cet analysant qui (me) parle est potentiellement mobilisée, prête à béer à l'appel du signifiant certes, mais également – et ceci a été fort peu analysé par les analystes – lorsque le rythme de l'écoute de l'analyse rejoint celui du mouvement de remémoration de

* L'auteur est psychanalyste.

l'analysant, exactement comme lorsque deux musiciens doivent jouer une sonate pour violon et piano de Beethoven, par exemple. Le signifiant musical ne prend corps que si – et seulement si – les deux musiciens partagent un même rythme ou, si les rythmes de leurs partitions diffèrent, lorsqu'ils se rejoignent sans faillir aux points précis où leurs rythmes réciproques doivent se recouper. Ce point est du même ordre que ce que Lacan a nommé le point de capiton. C'est-à-dire ce point où la parole pleine du Sujet de l'inconscient traverse la parole vide du moi (son bavardage) pour se faire entendre au lieu de l'Autre. Ce sera la formule de la triméthylamine écrite en caractères gras dans le rêve de l'injection faite à Irma, par exemple.

D'aucuns de mes analysants qui ont pu croire devoir s'étonner de cette mémoire apparemment étonnante et qui semble défier les forces temporelles de l'oubli, ont cru pouvoir se rassurer – ramener leur étonnement dans les limites de leur ordinaire – en pensant, lorsqu'ils m'entendent écrire, que je notais leurs propos. Curieusement, s'il m'arrive d'écrire pendant une séance, ce n'est pas nécessairement pour noter tout ce qui est dit – comme le faisait Françoise Dolto afin, disait-elle, de se laisser complètement traversée au moins une fois par le dire de ses analysants – mais plutôt pour noter des signifiants qui flottent entre l'analysant et moi dans ce que Michèle Montrelay nomme «le champ des signifiants flottants» qui structure l'espace analytique.

Ainsi, en ce qui concerne Norbert que j'avais vu pendant trois ans, cinq fois par semaine, une heure à chaque fois, mes notes se réduisaient à une dizaine de pages. Il est vrai que je le voyais face à face et que, dans ce cas, écrire devient un geste interprétatif qu'il convient de manier judicieusement, surtout lorsque l'analysant est, comme l'était Norbert, schizophrène.

- *Je voudrais vous rencontrer.*
- *Bien sûr, voulez-vous venir vendredi à quatre heures?*
- *Non. Je ne pourrai vous rencontrer qu'entre le mardi quinze et le lundi vingt et un de ce mois.*
- *Alors venez le vendredi dix-huit à quatre heures.*
- *Bien, je serai là. Et il a raccroché.*

Le vendredi dix-huit à 4 heures, ponctuel comme à son habitude, Norbert est arrivé.

Le «ponctuel comme à son habitude» pourra peut-être surprendre ceux qui n'ont de la schizophrénie qu'une connaissance psychiatrique et/ou hospitalière. Pour parler du psychotique, Jacques Caïn (1982) introduit le néologisme de «catachronie» qu'il construit sur le modèle de catastrophe ou de cataclysme, afin «d'exprimer la rupture fondamentale du temps qui s'oppose au temps de type synchro-diachronique que nous rencontrons habituellement... Le temps rompu (la catachronie), son cours discontinu qui vient s'opposer à ce que la conscience nous fait en général connaître (à savoir une ligne persistante et sans pointillé) est là ce que nous pouvons entendre au mieux de la façon dont le temps est présent dans l'inconscient.» D'où «l'incohérence temporelle» du schizophrène qui, en état de crise, prendrait le jour pour la nuit, une minute pour dix ans et pourrait affirmer – sans qu'il s'agisse pour lui d'un jeu de langage – qu'il avait dix ans lorsque ses parents sont nés. Ce que la plupart des «psy» ne remarquent pas lorsqu'ils sont confrontés à de telles affirmations, c'est que le schizophrène ne pense pas énoncer quelque chose qui a quelque rapport que ce soit avec la réalité, mais il énonce une certitude, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Mark Vonnegut, le fils du grand Kurt Vonnegut, raconte dans le récit de sa schizophrénie, *The Eden Express* (1975), comment celle-ci a brusquement commencé par une brusque distorsion du temps : «Tout semblait s'étirer dans tous les sens à l'infini. D'un seul coup il m'a semblé que tout ralentissait et que je ne finirais jamais de scier la branche que j'étais en train de couper. Ce n'est que par miracle qu'elle finit par se détacher et je dus me reposer un moment, complètement épuisé. La même chose se reproduit un nombre incalculable de fois pour chacune des branches que je coupai... À la fin j'ai eu l'impression d'avoir travaillé pendant un nombre considérable d'heures et pourtant le soleil n'avait pas bougé dans le ciel».

Tel était aussi le rapport au temps de Norbert lorsqu'il vint me voir pour la première fois et tel il est resté plus ou moins pendant tout le temps de son analyse avec moi. Une montre ne lui aurait servi à rien et pourtant il n'est jamais arrivé en retard à ses séances. Le même mystère entourait, et entoure encore, la ponctualité avec laquelle Mimi, un adolescent autistique dont je me suis occupé pendant

des années dans un Centre Médico-Psychopédagogique français, arrivait ponctuellement à ses séances, alors qu'il savait à peine parler et encore moins lire l'heure. Sa séance était à trois heures et malheur si j'avais une minute de retard. La porte volait en éclats et il se mettait dans une fureur indescriptible.

Norbert n'avait pas changé et, en le voyant, je me sentis brusquement plus vieux et plus affaibli. Pourtant, s'il n'avait pas physiquement changé, il était radicalement différent de celui dont j'avais gardé le souvenir lorsqu'il avait interrompu son analyse pour aller vivre chez un oncle qui habitait loin de Montréal.

Le jeune mince pâle et poli, tout en raideur cérémonieuse, était devenu le même jeune homme mince, pâle et poli mais il avait échangé le cérémonial pour une aisance, une souplesse dans les mouvements que je ne lui avais jamais connus. Il se déplaçait, parlait, souriait avec une spontanéité qui, je dois l'avouer, me fit plaisir. Lui pour qui parler et me parler avaient été une telle déchirure, un tel risque.

Je le fis entrer dans mon bureau qu'il regarda rapidement en souriant. C'était la première fois que je le recevais dans cet endroit car j'avais déménagé depuis son départ.

Il s'assit et croisa les jambes, nonchalant. Autrefois, il les serrait l'une contre l'autre, comme pour retenir son sexe, les mains à plat sur ses cuisses comme les statues d'Égypte, le regard sans objet, pétrifié. Il me regarda en souriant, droit dans les yeux.

- Je suis venu pour deux choses : la première, vous dire ce qui s'est passé pour moi depuis sept ans. La seconde pour vous poser une question. Me laisserez-vous assez de temps pour accomplir mon projet?

- Je vous écoute.

- Lorsque je suis parti de Montréal, il y a sept ans, je suis allé chez un oncle à la campagne. J'y suis resté un an, mais ça n'a pas marché. Au début, il m'a toléré, comme ils me toléraient tous.

Je repensai à ce qu'il m'avait dit de sa mère, de son beau-père, à la manière dont ils l'avaient «toléré», comme le fou qui actualisait la folie familiale et, par là même, leur servait de garde-fou. Ils l'avaient «toléré», certes, car il leur avait été indispensable. Pour sa mère d'abord, dont il fut le phal-

lus de pierre, mis à la place d'un père corps et bien disparu que le beau-père survenu sur le tard n'avait pas su occuper. Beau-père prothétique s'il en fut! Prothèse pour la mère mais mi-homme mi-prothèse lui-même : oeil de verre, dentier, sonotone, jambe artificielle. Beau-père pathétique à qui la folie du beau-fils dissimulait celle de la mère et sa propre insuffisance à remplir une autre place que celle d'une prothèse.

A-t-on véritablement mesuré jusqu'à quel point si le fou se protège de la psychose avec son délire, il en protège surtout son entourage en maintenant constamment le spectacle de sa folie afin de le détourner des ravages de sa propre folie collective, silencieuse et inavouable.

On lira avec profit dans le prochain numéro d'*Études Freudiennes*, ce que Françoise Dolto raconte à propos de ce qu'est devenu Dominique, dont elle a écrit le fragment d'analyse il y a une quinzaine d'années. On y verra comment après avoir été repris par sa mère et lui avoir été assujéti pendant huit ans, Dominique est finalement revenu voir Françoise Dolto parce que sa mère voulait le faire interner. Court-circuitant le désir d'interne-ment de la mère, Françoise Dolto réussit à la convaincre d'envoyer Dominique chez Deligny, un homme tout à fait extraordinaire qui a organisé une sorte de communauté pour psychotiques dans le sud de la France avec les paysans des Cévennes. Là, Dominique apprit la poterie et il y excella très vite. Il partit ensuite pour la Belgique avec un groupe de potiers où s'effectua une amorce de structuration oedipienne, pas suffisante cependant pour que, lorsque la question de sa naturalisation s'est posée, sa mère ne réussisse à s'y opposer, à le reprendre chez elle et à l'y séquestrer pour en faire l'homme à tout faire de la maison, au service de sa soeur et de la petite fille de son frère. Une véritable maison de fous.

Si d'aventure la psychanalyse permet au fou de s'arracher au territoire subjectif de l'entre-deux-morts d'où il s'est trouvé pris au piège du désir aliénant de l'Autre maternel (qui est d'ailleurs constitué par plusieurs générations de mères plutôt que par la seule mère proprement dite), elle échoue cependant à dénouer les forces contradictoires et contraignantes qui constituent ce piège du champ de l'Autre qu'on nomme «psychose» (et qui s'accommoderait sans doute mieux du terme non

psychiatrique de 'folie'), et dont, il y a bien longtemps déjà, Gregory Bateson a esquissé les forces structurantes sous le terme de *Double Bind* : noeud de véritables injonctions contradictoires.

– *Mon oncle n'a pas supporté mes excentricités. Au fond, il n'avait rien d'un père possible puisqu'il était et ne fut jamais que le frère de ma mère. Vous souvenez-vous des Sept Maîtres du Monde?*

Si je m'en souvenais! Norbert avait élaboré, comme beaucoup de schizophrènes, une sorte de délire mystico-religieux. Le monde était soumis à la volonté de sept Maîtres mystérieux qui, de toute éternité, avaient asservi les hommes. Ils vivaient immortels et indestructibles quelque part dans le monde et Norbert s'était fixé pour but de les retrouver afin de leur dire qu'il ne voulait pas être leur esclave et de leur demander des comptes sur l'assujettissement au travail auquel ils avaient condamné les hommes. Norbert était persuadé qu'ils existaient en chair et en os quelque part bien qu'ils fussent l'incarnation de puissances a-temporelles et non humaines, et il collectionnait tous les signes et les indices qui – pensait-il – devaient lui permettre de les retrouver.

– *En fait, je crois que mon oncle ne supportait pas de retrouver, à travers ma présence, ce qu'il avait dû fuir pour ne pas devenir le fou ou le suicidé de la famille.*

Chez mon oncle, je suis rapidement retombé dans mes obsessions : cette nécessité de retrouver les Maîtres du Monde afin de leur dire que je ne voulais pas être leur esclave. Pour les retrouver il m'a été ordonné de prêcher la fin du monde. Je pensais que je recevrais peut-être, ce faisant, une indication sur le lieu où ils vivent.

Je n'ai pas pensé à vous ni à l'analyse pendant tout ce temps, ni à ma femme non plus (qui l'avait quitté peu de temps avant qu'il n'aille vivre chez son oncle). C'est comme si tout ce que nous avons dit ensemble, tout ce travail n'avait jamais existé, comme si je n'avais jamais cessé d'être psychotique, comme si j'étais resté tel que j'étais avant de venir vous voir.

Lorsque Norbert vint me voir pour la première fois, littéralement traîné par sa femme qui avait assisté à l'un de mes cours sur la folie, il était tout à fait indifférent à ce qui lui arrivait, partagé entre des épisodes de profond abattement pendant lesquels il restait couché ou recroquevillé dans un coin de

sa cuisine, et des épisodes d'exaltation délirante pendant lesquels il disparaissait plusieurs jours de suite à la poursuite de ce qui surgissait pour lui du Réel. Puis il rentrait exténué, affamé, dépenaillé, incapable de se souvenir de ce qu'il avait fait. La seule chose qui le calmait un peu était le dessin et la peinture pour lesquels il avait un talent certain.

Il y avait deux ans déjà qu'il n'était plus capable de travailler et sa femme subvenait à tous les besoins de leur couple. La mère de Norbert les aidait un peu.

Lors de notre première rencontre, il balbutia qu'il n'était pas là de son plein gré. Je lui dis que dans ce cas je n'avais rien à lui offrir mais que s'il désirait revenir seul, nous pourrions parler.

– «Alors vous ne voulez pas me soigner?» me dit-il méfiant.

– «Non., je ne veux rien en ce qui vous concerne, mais je serai là si vous voulez me parler. Vous pourrez toujours me téléphoner.»

J'étais persuadé qu'il ne reviendrait pas, mais il m'appela, huit jours plus tard, très tôt le matin. Il était très excité :

– «Je n'ai pas dormi depuis que je vous ai vu».

– «Venez à neuf heures!».

À neuf heures il était là, dans un état d'agitation indescriptible. Il n'avait pas d'argent. Je décidai de le voir gratuitement, cinq fois par semaine, pendant une heure et je le lui dis.

Il revint très régulièrement pendant trois ans. Le «gratuitement» ici, a beaucoup compté. Il partit lorsque je ne sus que répondre à une question qu'il m'adressa à brûle-pourpoint : «vous m'avez vu gratuitement pendant trois ans, quel est votre désir?».

Ma non-réponse en ce point crucial le détermina certainement à chercher ailleurs ce qui lui permettait de quitter l'«espace maternel». C'est à ce moment-là qu'il décida d'aller habiter chez son oncle à des milliers de kilomètres de Montréal. – *J'ai donc quitté mon oncle et je suis parti sur les routes. J'ai parcouru tout le Canada pendant un an. Pourtant, même si j'avais vraiment l'air fou (et, à ce souvenir, il éclata d'un rire joyeux en me regardant intensément), vraiment fou! j'ai tout de même toujours réussi à éviter la police et l'internement forcé inévitable auquel une telle rencontre aurait nécessairement conduit.*

Je me suis constitué un véritable guide personnel du Canada. Je connaissais les endroits où je pou-

vais dormir et manger et où l'on ne me demandait rien. C'étaient la plupart du temps des maisons religieuses ou bien des locaux de l'Armée du salut. Je suis allé à pied ou en stop du Nouveau-Brunswick à Vancouver. J'ai dormi plus d'une fois à la belle étoile et je suis resté des journées entières sans parler à personne, absorbé par la pensée de ma mission. Je recueillais les signes qui me permettaient de convaincre ceux pour qui je devais prêcher, de l'imminence de la fin du monde.

Au bout d'une année entière de vagabondage que je croyais mystique dans la mesure où il m'était imposé par des voix dont j'étais assuré qu'elles émanaient de Dieu lui-même, les choses ont brusquement changé.

Je dis «une année» rétrospectivement, car je vivais alors dans une durée tout à fait indéterminée où le passé, le présent et le futur s'étaient abolis pour laisser place à quelque chose comme un temps élastique, ou plutôt un temps sans début ni fin, à la fois changeant et indéfini, autre.

Je me souvins, en l'écoutant, de cette extraordinaire expérience que je fis une fois sous l'influence de la mescaline.

J'étais sorti de chez moi après avoir pris un peu de mescaline et j'avais sauté dans un taxi qui devait me conduire à la Coupole à Montparnasse. À un moment donné je remarquai que je longeais un mur. «Tiens, la prison de la Santé! pensais-je». Puis je refermai les yeux pour poursuivre une étrange et arachnéenne vision : «les yeux fermés on a des visions intérieures. Des milliers et des milliers de points microscopiques et fulgurants, d'éblouissants diamants, des éclairs pour microbes» (Henri Michaux, 1957). Ré-ouvrant mes yeux au bout d'un temps qui me parut très long, et parce que je m'étonnais de n'être pas encore rendu à destination, je vis que j'étais toujours resté à côté du même mur. Je replongeais dans ma vision un temps encore plus long mais lorsqu'à nouveau je regardai par la vitre du taxi : toujours le même mur! «Le salaud, pensais-je, il profite de ce que je suis stone pour tourner en rond!», et je fus saisi d'un incoercible fou-rire. C'était comme si le présent s'était étendu *ad infinitum*, comme un point d'orgue. J'étais tout entier dans ce présent indéfini, sans passé, et le futur : arriver à la Coupole commençait à s'effacer. Il ne restait que ce mur qui s'étendait à l'infini et pour l'éternité.

– Mes voix, d'un seul coup, se sont tuées et je me suis soudain retrouvé en Colombie-Britannique seul, sans argent, sans relation, sans personne à qui parler et surtout sans mission.

J'ai repensé à l'analyse, à ce dont nous avons parlé, à la place désertée de mon père, à mon goût pour la peinture et la décoration, à l'intérêt discret que vous aviez manifesté à l'endroit des oeuvres que je vous avais apportées et que je vous ai laissées. Les avez-vous conservées?

– Oui.

(Norbert sourit) Oh, je ne souhaite ni les reprendre ni même les revoir! Il est important que je sache qu'elles sont près de vous.

Je suis revenu à Montréal avec l'idée de trouver du travail et de reprendre le dessin et la peinture que j'aimais tant à l'époque de mon analyse avec vous.

Je vous passe les démarches qui m'ont finalement amené chez monsieur M. qui possède une petite ferme de production d'oeufs.

Ma tâche est simple. Je récolte les oeufs le matin, je les vérifie et je les trie avant de les emballer. Je gagne un peu plus que le salaire minimum, mais je peux conserver certains oeufs imparfaits et, une fois que je les ai vidés, je les peins comme les oeufs russes de couleurs multicolores. J'en vends régulièrement dans certaines boutiques de l'est de Montréal qui m'achètent aussi parfois quelques dessins.

J'ai retrouvé ou plutôt je devrais dire que j'ai trouvé un rythme de vie qui me convient, en fait, ce que j'avais espéré trouver à la ferme de mon oncle, sauf que mon oncle a eu peur. Je ne pensais pas qu'il souffrait, lui aussi, comme en négatif, de la folie familiale dont j'étais la concrétisation vivante. Je pensais trouver une sorte de présence paternelle et je n'ai rencontré que la terreur de mon étrangeté.

Avec monsieur M., mon patron, j'ai trouvé quelqu'un qui n'est ni un père, ni une mère, mais – un peu comme vous l'avez été – une référence stable et constante, une présence indéfectible et silencieuse, quelqu'un qui m'accepte tel que je suis, sans me poser de question, sans jamais s'étonner de ce que je lui dis ou de ce que je lui demande. D'ailleurs je ne lui demande rien à une exception près.

Il m'a donné une petite chambre avec une salle de bain et une petite pièce attenante où je peux dessiner, au-dessus de l'atelier d'emballage des

oeufs. Je vis là, seul. Parfois les femmes me manquent et c'est là quelque chose qu'il faudra bien que je résolve un jour.

Je lui montre de temps en temps les dessins que je fais. Il les regarde longuement. Il ne se trompe jamais de sens quant il les prend. Après les avoir longuement contemplés, il hoche la tête et, quelquefois il dit en me les rendant : «c'est bien, mon garçon, c'est bien». Parfois il ne dit rien, mais il reste grave et respectueux.

Je sais bien qu'il ne comprend rien à ce que je fais. Je sais bien qu'il pense que je suis complètement fou. Mais je crois qu'il m'aime sans condition et surtout sans essayer de me comprendre et c'est sans doute ce qui fait que nous nous comprenons si bien.

Je travaille chez lui depuis cinq ans maintenant et, pour autant que de tels mots aient le moindre sens pour moi, je crois que je peux dire que j'y suis heureux.

N'allez pas vous imaginer que je mène la vie qu'une honnête famille d'honnêtes travailleurs québécois peuvent souhaiter pour leur fils unique. Il y a certainement un écart immense entre cette vie que je mène et qui, somme toute, me satisfait, et celle qu'un québécois moyen et normal peut mener.

Il faut que vous compreniez quelque chose, monsieur Peraldi, je passe chez mon patron environ dix mois par an à travailler dur, six à sept jours par semaine et jusqu'à dix heures par jour s'il le faut. Je ne mesure pas mon temps et, bien que nous n'en ayons jamais parlé, nous savons tous les deux ce qu'il en est. Nous n'avons pas besoin de nous parler pour nous comprendre et, d'ailleurs, il y a certaines choses qu'il serait tout à fait inutile d'essayer de lui faire comprendre.

Mais lorsque mes voix me parlent et m'ordonnent de reprendre ma mission interrompue, je ne peux pas leur résister. Lorsque la voix que je pense être celle de Dieu m'interpelle brusquement alors que je suis en train d'empaqueter des oeufs ou de dessiner ou de boire une bière en regardant la télévision, je ne peux pas argumenter.

«Alors Norbert, t'es encore icitte à niaiser! et la mission que je t'ai confiée, câlce, en route mon gars, et grouille-toé»

À ma grande surprise, je constatai que Dieu parlait québécois à Norbert, tandis que lui-même par-

lait cette sorte de français éviscéré qu'on entend à Radio-Canada, non sans une extrême correction dans la tournure.

Je vais voir le patron et je lui dis : «Patron, je dois partir». Je ne peux pas lui dire que ce sont les voix qui me l'ont ordonné, ni quelle est ma mission, ni quel en est le but. Il ne comprendrait pas et je crois que si j'essayais de le lui expliquer, je lui ferais de la peine, d'ailleurs il ne m'a jamais demandé d'explication. Pas même la première fois. Il m'a longuement regardé, sans rien dire, et moi je l'ai regardé aussi, sans rien dire, terrorisé à l'idée de devoir lui fournir des explications. Il m'a dit : «Eh bien d'accord, mon garçon, tu peux partir». Il m'a payé ce qu'il me devait et mes vacances en plus. Lorsqu'après deux mois d'errance, l'urgence de ma mission et sa nécessité se sont soudainement effacées et que je me suis retrouvé au Manitoba, je l'ai appelé au téléphone. Je lui ai dit : «Patron, j'ai fini de faire ce que j'avais à faire, je peux revenir». Il m'a répondu : «Eh bien reviens, mon garçon». Depuis, à chaque fois que je dois reprendre la route, les choses se passent de la même manière. Je ne sais pas quand je pars, pour combien de temps je pars ni si je reviendrai. Il ne me l'a jamais demandé non plus, mais lorsque je me sens libéré de la contrainte de prêcher, je sais qu'il est là, qu'il ne m'attend pas à proprement parler, ni qu'il m'a oublié, mais que je peux reprendre mon travail là où je l'ai laissé. Je sais que pendant les six ou huit semaines où je suis parti, il doit travailler double, mais il ne m'en a jamais parlé et – curieusement – il n'a jamais pris personne pour me remplacer. Il ne s'est jamais plaint et ne m'a jamais adressé le moindre reproche. Toujours la même voix calme, sans surprise, sans joie, sans reproche : «eh bien, reviens mon garçon!».

Je ne rencontrerai jamais monsieur M., d'ailleurs qu'aurait-il à me dire et que pourrais-je lui demander? Le seul monsieur M. que je connaîtrai jamais est celui dont m'aura parlé Norbert. C'est le même homme que cet extraordinaire et pourtant extraordinairement ordinaire menuisier Zimmer chez qui le poète Hölderlin vécut les trente-six dernières années de sa vie et de sa folie. Mais quelle leçon d'éthique pour les psychanalystes et les travailleurs de la santé mentale!

– Sans doute ma vie chez monsieur M. n'est-elle pas celle que souhaiteraient les gens de mon âge. Il leur

faut de l'argent, des distractions, des femmes, il leur faut croire qu'ils possèdent quelque chose. Oh! j'ai ce qu'il me faut : ma radio, ma télévision, de quoi peindre et dessiner. Ce qui me manque, c'est une femme. Mais je crois bien qu'il faudra que j'y renonce. Sans doute pourrais-je la rendre heureuse pendant cette partie de l'année où je travaille chez monsieur M., mais comment réagirait-elle lorsque mes voix m'ordonnent de partir? Il ne serait pas question qu'elle m'accompagne. Je ne peux pas me soustraire à l'ordre des voix même si je sais bien maintenant que ces voix sont aussi les miennes qui soudain manifestent leurs exigences comme d'autres, ce sont tout de même ces Autres qui tout à coup prennent en main ma destinée. Le seul moyen de ne pas retomber dans l'état d'angoisse et d'égarement dans lequel vous m'avez connu quand je suis venu chez vous, c'est de suivre leurs injonctions. Je peux le faire sans terreur maintenant car je sais qu'il ne m'arrivera rien. Mais une femme, qu'en saurait-elle? Que saurait-elle du bonheur indicible, de cette exaltation qui m'habite lorsque je suis envahi par les voix, lorsque je m'abolis dans la divinité? Vous-même, monsieur Peraldi, que savez-vous de l'extase? Vous ne saurez jamais ce que c'est que d'être, pendant deux mois de l'année, l'élu de Dieu.

Son visage rayonnait tandis que j'étais submergé par la clarté de son regard. Effectivement, je ne le saurai jamais.

Nous autres, les parlêtres, hystériques, obsessionnels ou normopathes, nous n'approcherons jamais la jouissance ou, au mieux, nous la situerons à l'horizon inaccessible de nos plaisirs répétitifs et dérisoires. Et, pas plus que la jouissance, le temps de l'inconscient ne nous sera accessible autrement que dans les fugitifs moments d'ouverture à l'appel du signifiant interprétatif.

Je pensais en l'écoutant que ceux qui réduisent la folie à une maladie mentale pour mieux s'en prétendre les gestionnaires, ou les guérisseurs, hocheraient la tête à ces mots en voyant bien que Norbert n'était pas «guéri» de sa psychose, qu'il était encore possédé d'un délire de type religieux et qu'en somme ces cinq années de repos qu'il connaissait depuis qu'il habitait chez monsieur M. devaient être mises au compte d'une rémission temporaire et partielle de sa schizophrénie.

Pourtant il me semble possible d'aborder ces questions autrement que par le biais de la psychia-

trie, en méditant par exemple, sur la vie d'un homme très remarquable dont les expériences ne sont pas sans rapport avec ce que parfois la psychanalyse nous permet d'entrevoir à l'écoute des psychotiques. Je veux parler de Saint-Augustin.

Il y a dans *les Confessions* tout un cheminement qu'on pourrait dire «analytique» des rapports d'Augustin avec l'Autre maternel à travers sa mère Monique. Le récit des rapports d'Augustin et de Monique culmine et se termine dans la scène tout à fait saisissante de l'extase de Monique et d'Augustin à Ostie.

«Le jour approchait où elle (Monique) allait sortir de cette vie; ce jour, vous le connaissiez, nous nous l'ignorions. Il arriva par un dessein, je crois, de votre Providence aux voies mystérieuses, que nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, accoudés à une fenêtre d'où nous avions vue sur le jardin intérieur de la maison où nous résidions. C'était à Ostie, à l'embouchure du Tibre...»

En cet endroit, Augustin et sa mère Monique vont en quelque sorte s'abîmer dans l'indifférencié d'une jouissance extatique en conversant et «en cherchant ensemble en présence de la Vérité... quelle serait cette vie éternelle des saints que l'oeil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où le coeur de l'homme ne peut atteindre».

Dans un premier temps,, ils parvinrent à cette conclusion que le plaisir est sans commune mesure avec la jouissance de l'extase.

«Puis, portant nos esprits plus hauts, d'un mouvement plus ardent vers l'Être lui-même, nous parcourûmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles jusqu'au ciel même, d'où le soleil, la lune, les étoiles rayonnent sur la terre leur lumière».

S'élevant toujours, ils traversèrent leur âme.

«Puis nous atteignîmes à cette région d'inépuisable abondance où vous repaissez éternellement Israël de la pâture de la Vérité, là où la vie est la Sagesse, par qui deviennent toutes choses, et passées et futures, mais qui elle-même ne devient pas, car elle *est* comme elle a toujours été et comme elle sera toujours...»

Ayant flôlé la Sagesse «dans un élan de tout le coeur», Augustin et Monique retombèrent alors «à ce vain bruit de nos bouches là où commence et finit la parole».

Ce n'est certainement pas en ressassant la liste interminable des tics et des manies de la folie qu'on

comprendra jamais quoi que ce soit à la singularité d'un tel voyage, mais beaucoup plus en méditant sur le témoignage de ceux qui, fous, mystiques ou poètes ont tenté ce voyage vers l'illimité originaire, vers l'indifférencié de la jouissance.

Tous les traités de la psychiatrie paraîtront toujours bien insuffisants à côté des écrits de Schreber ou d'Augustin pour aborder cette région où le Sujet s'abolit, hors du langage, dans le Réel et où il glisse d'une temporalité quotidienne et linéaire, dans une autre temporalité complexe et évasive.

Bien entendu l'expérience religieuse n'est pas réductible à l'expérience psychotique. Lacan (1982) l'a bien montré dans son séminaire sur les psychoses en comparant Saint-Jean-de-la-Croix à Schreber. Les écrits de Saint-Jean-de-la-Croix sont «création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde», ce qui n'est pas le cas du texte de Schreber quelque remarquable qu'il puisse être. Il y a dans l'écriture de Schreber un souci d'objectivité qui en fait, c'est assez paradoxal, le prototype même du texte objectif. Mais il y a toutefois, me semble-t-il, un moment de l'expérience religieuse qui recoupe l'expérience psychotique : le moment d'abolissement du Sujet dans l'extase qui précède l'assomption de ce nouvel ordre de relation symbolique au monde. C'est le moment où le Sujet mystique passe par le cœur désobjectivé de sa structure, là où le psychotique, quant à lui, reste pris au piège, incapable d'assumer quelque ordre de relation symbolique au monde que ce soit.

On a beaucoup parlé de l'abolition du sens de l'espace aussi bien dans le rêve et dans les expériences mystiques que dans la psychose. Par exemple, la crise inaugurale de la folie de Mark Vonnegut est tout à fait saisissante à cet égard :

«Et puis une nuit, après plusieurs jours d'une vie paradisiaque (Mark campe auprès d'un lac, en pleine nature, en Colombie-Britannique), alors que j'essayais de m'endormir en m'émerveillant de la plénitude de tous les instants, chacun aussi riche qu'une vie toute entière, j'ai soudain senti et entendu mon cœur battre. Et je fus saisi par la terreur qu'il ne s'arrêtât.

Alors, de nulle part, surgit un visage iridescent et incroyablement ridé. Surgissant comme un point infiniment éloigné, il se précipita vers moi en grandissant démesurément. Je ne voyais rien d'autre. Mon cœur s'était arrêté. Le moment présent s'étira

indéfiniment. J'essayais de chasser le visage mais il se moqua de moi. Je retrouvai soudain le contrôle de mon rythme cardiaque, mais j'ignorais comment l'utiliser. Je tenais ma vie dans mes mains mais j'étais incapable de l'empêcher de s'écouler entre mes doigts. J'essayais de regarder le visage dans les yeux mais je réalisais que j'avais perdu tout point de repère familier.»

«Lorsque je vis le visage venir vers moi j'ai pensé: «oh, chouette!», j'imaginai que nous aurions une conversation raisonnable. Je voulais lui parler de tout un tas de choses, j'avais beaucoup de questions à lui poser auxquelles je pensais qu'il pourrait répondre, sur Dieu, Jésus, la Bible, le I Ching, la mescaline, l'art, la musique, l'histoire, l'évolution, la physique, les mathématiques et sur leurs rapports réciproques... Mais mon enthousiasme tourna court... Il, ou elle, n'était pas intéressé(e)... et le pire c'est que ça ne s'arrêta pas pour autant d'avancer vers moi. Il n'avait aucun respect pour mon espace personnel, nulle tendance à maintenir une distance acceptable... alors que je pensais qu'il n'était qu'à un pied ou deux de distance, il était encore à des centaines de milles et il a continué de venir vers moi jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une parcelle dans un pore de son nez... Je n'avais plus aucune perspective pour l'observer et cependant je savais qu'il était à des milliers d'année-lumière et qu'il ne cessait de venir».

Pourrait-on trouver une meilleure illustration de cette dimension fondamentale de la structure de la psychose : à savoir que ce qui n'a pas été symbolisé, en tant qu'il s'agit de quelque chose de fondamental pour l'avènement du Sujet dans le registre du symbolique, réapparaît dans le Réel (Lacan).

Mais si la distorsion dans l'espace a souvent été évoquée, il n'en est pas de même pour toute la dimension temporelle. Ici encore, le texte de Mark Vonnegut nous servira de guide.

Dans ce moment présent de l'émergence du visage qui s'étire indéfiniment avec l'espace, seul le rythme régulier d'un ruisseau voisin retient Mark. Il s'y rattache, s'y accroche et y reste suspendu jusqu'à l'aube, à une éternité du temps a-temporel de son hallucination.

«L'inconscient est a-temporel» ne cesse de répéter Freud, «mais, s'étonne Olivier Flournoy (1979), si le temps n'altère en aucune façon le ça, si rien chez lui ne correspond à la représentation du temps,

pourquoi en faire état?» Cette question l'amènera à repérer trois temporalités différentes chez Freud : le temps de l'inconscient (qui serait aussi celui de la psychose), la rythmicité qui s'ancre dans la rythmicité du corps et le temps rétroactif de la formation du symptôme dans l'après-coup dont il est longuement question dans l'homme aux loups. On se souvient que c'est un second moment traumatique qui donne à un premier événement survenu dans la prime enfance du sujet, son sens sexuel.

L'intervalle entre les deux temps de l'après-coup a ici une importance tout à fait fondamentale et pourtant méconnue. Olivier Flournoy a le mérite d'aborder la question d'une manière plus attentive.

En fait il n'est pas tout à fait juste de dire que Freud n'a pas élaboré une théorie du temps, alors qu'il en a posé les jalons dans *l'Esquisse pour une psychologie scientifique*, presque sans le savoir et – en tout cas – en l'oubliant en partie par la suite.

J'en indiquerai ici très brièvement les grands axes, qui à ma connaissance n'ont jamais été relevés, pour tenter d'éclairer le rapport possible de Norbert au temps au cours de son processus psychotique et dans son rapport à son analyste.

En fait, quatre temporalités différentes et hétérogènes sont introduites par Freud dans cette *Esquisse* qui n'est que la toute première des tentatives de Freud, mais peut-être la plus riche de potentialités et la plus originale pour comprendre la structuration du Sujet.

Il y a d'abord la temporalité pulsatile de la mémoire proprement dite qui est définie par Freud comme une propriété du tissu nerveux mais aussi comme une écriture : c'est-à-dire un système différentiel de traces ou de frayages (ce qui rejoint très exactement la définition saussurienne du signifiant).

Cette première temporalité est double puisqu'elle correspond d'une part à la fréquence des excitations exogènes et, d'autre part à la fréquence des excitations endogènes qui devront elles-mêmes être différenciées selon qu'il s'agit de besoins (faim, sommeil) ou de pulsions (pulsions sexuelles et pulsions de mort).

La mémoire est inconsciente et cette temporalité est celle de l'inconscient. Elle est inaccessible au conscient et ne peut qu'y faire irruption, y pulser, en fracturant ainsi la temporalité consciente. Cette temporalité de l'inconscient peut être conçue comme un système de différences d'excitations mnésiques,

d'où le caractère complexe de cette temporalité de l'inconscient, son aspect parcellaire et décomposé, multiple. Elle ignore la diachronie, le passage axial du temps du passé vers l'avenir, mais elle n'ignore pas la simultanéité diversifiée.

Écoutons un instant le témoignage d'Henri Michaux (1957) qui a rejoint cette temporalité par l'absorption de mescaline : «dans le vide d'un dôme intérieur agrandi, il y a une extrême accélération, une accélération en flèche des passages d'images, des passages d'idées, des passages d'envies, des passages d'impulsions. On est haché de ces passages...

Le temps passe en ces nouveaux passages, un temps rapide, un temps avide, un temps insolite, un temps en tout petits moments à la file indienne, fous, lancés, décochés.

On est devenu sensible à de très petites unités de temps»; peut-être, précisément, à ce que Freud nomme, dans *l'Esquisse*, les «fréquences des excitations».

Il est intéressant de noter que l'émergence de cette temporalité plurielle et autre est ce par quoi Henri Michaux, aussi bien que Mark Vonnegut, ont commencé leur voyage.

En m'avancant peut-être beaucoup, je dirai que cette temporalité pulsatile de l'inconscient liée à la fréquence des excitations enregistrées dans la mémoire est celle qui correspondrait aux premières impressions, celles qui ne trouvent leur sens que dans l'après-coup, celles qui marquent la rencontre de l'infans avec l'Autre comme inconnu, avec ce que Freud, après Kant, nomme la Chose : *das Ding*.

En second lieu on rencontre une temporalité périodique cette fois, monotone, donc non qualitative (puisque la qualité chez Freud ne saurait être que différentielle), qui correspond à la période des quantités d'énergie retenues en permanence dans le système mnésique, mises en réserve, dont la décharge est différée, afin de permettre cette décharge spécifique et complexe qui sera requise par les excitations endogènes du type faim et respiration et surtout par la sexualité. Par «période» Freud entend une propriété temporelle des masses en mouvement qui constituent le monde extérieur et sont – en soi – dépourvues de qualité.

En troisième lieu, on trouve une temporalité périodique et différentielle, donc qualitative, enre-

gistrée par le conscient (le système de neurone dans l'*Esquisse*) et qui constitue l'état conscient proprement dit. Un état qui, rappelons-le, ne dure que le temps de la perception. C'est le nouage de cette temporalité à la temporalité de la Chose (de *das Ding*) qui constitue, me semble-t-il le second temps de l'après-coup, celui où l'excitation première, la rencontre avec la Chose, incomprise mais ineffaçable, trouve son sens, sa qualification sexuelle, mais aussi – et ce point est très important – le signifiant qui la fait accéder, et en permet l'inscription, au symbolique. C'est ce nouage que Freud décrit dans le cas de l'homme aux loups et qui ne s'effectue pas chez le psychotique, ou tout du moins pas complètement, et qui s'altère momentanément dans les états dits de conscience altérée (rêve, mescaline).

Il est remarquable que cette temporalité du conscient soit différentielle, c'est-à-dire constituée par la différence des périodes des excitations consciemment perçues. Lorsque Mark Vonnegut tente de ne pas sombrer dans la temporalité de l'inconscient, à quoi se raccroche-t-il? Aux différences de rythme des perceptions de l'eau qui ruisselle, du bruissement des feuilles dans la forêt environnante : «je restais conscient des sons et des rythmes qui m'entouraient, je pouvais contrôler et maintenir mes rythmes corporels. Perdre la conscience des rythmes qui m'entouraient aurait signifié ma mort. Ce n'est qu'en restant en résonance avec ces rythmes du monde extérieur (du monde des perceptions) que je pouvais maintenir mon existence».

On peut dire que c'est de ce nouage des temporalités pulsatiles de l'inconscient et des temporalités périodiques différentielles du conscient (qui s'opère dans l'après-coup) que naît la temporalité historique ou diachronique du sujet. On voit que l'après-coup a une portée plus étendue que la simple compréhension de la formation du symptôme, mais aussi que la temporalité linéaire et diachronique est une structuration proprement humaine ou, plus exactement, subjective. Ce que les avancées de la physique dans la connaissance du temps confirment aujourd'hui.

Enfin le Sujet est confronté à une temporalité du monde (celle qu'étudient les physiciens précisément) qui est la période des masses en mouvement qui le constituent et qui viennent exciter le système nerveux. C'est une temporalité périodique, supposément équivalente à celle qui s'inscrit dans le système

conscient du Sujet. Une temporalité nécessairement constituée d'écart et de différences innombrables.

Cette théorie du temps est, quel que soit le schématisme de ma présentation, infiniment plus complexe et beaucoup plus subtile que celle qui se contente de distinguer entre un temps historique linéaire et une temporalité a-temporelle de l'inconscient, comme l'a fait Jacques Caïn (1982).

Par contre, elle permet de comprendre mieux pourquoi le psychotique reste pris (ou risque perpétuellement de retomber) dans le temps archaïque de la Chose, dans le temps de l'inconscient, précisément dans la mesure où il ne parvient pas à accéder de façon stable à cette symbolisation du père qui le séparerait de la Chose, du monde impossible et terrifiant de ses origines, du monde de la première rencontre avec l'Autre. J'ai très largement développé cette question dans «Voyage dans l'entre-deux-morts» dans le premier numéro de *Frayages* (mars 1984).

Avec cet «Autre préhistorique et inoubliable que nul ne parviendra jamais à égaler» (Freud, lettre n°52 à Fliess), mais auquel il devra renoncer lorsqu'il sera contraint de médiatiser son rapport à l'Autre par le langage et la parole qui l'entourent déjà de toute part et auxquels il lui faut advenir. Médiatisation que – dans la mytho-poétique psychanalytique – Freud a nommé l'Oedipe, et pour laquelle Lacan a souligné l'importance de ce qu'il a dans un premier temps nommé : le nom du père, c'est-à-dire la désignation du père à l'enfant par l'Autre maternel comme objet de son désir à elle et garant de la loi du tabou de l'inceste.

Pour en revenir, après cet immense détour, à Saint-Augustin, dont le trajet reste, en bien des points, exemplaire, signalons que Monique mourra peu après la fusion extatique avec son fils dans le Réel et qu'Augustin consacra le reste de sa vie à tenter de penser la filialité dans son rapport à la paternité dans un ouvrage moins connu que les *Confessions* mais tout aussi remarquable : le *De Trinitate*.

Je ne pense pas qu'il y ait de différence structurale radicale entre le moment de l'extase fusionnelle de Monique et d'Augustin, les moments de plongée dans *l'Infini turbulent* d'Henri Michaux, le délire de Schreber, celui de Mark Vonnegut et les moments de révélation apocalyptique de Norbert. Qu'on les parle dans le langage de la théologie, de

la psychanalyse ou du délire ne me semble pas devoir nous détourner de les penser comme des expériences profondément humaines de l'originaire, comme de puissants mouvements de désobjectivation ou si l'on veut d'exil de soi (de déterritorialisation dirait Deleuze), qui révèlent au Sujet humain son irréductible clivage originaire, et l'irrémediabilité de la perte d'où sa subjectivité (fut-elle partielle comme dans la psychose) s'origine.

S'il y a une différence, elle est tout entière dans quelque chose de tout à fait secondaire (mais au sens où l'on parle en psychanalyse des processus secondaires), c'est-à-dire de tout à fait essentiel au regard de toute compréhension de la terminaison de la structuration du Sujet, mais aussi de tout traitement possible des psychoses : à savoir le rapport à la paternité.

Après la révélation dans le jardin d'Ostie, nous avons vu que Saint-Augustin consacra vingt années de sa vie à la question du Père. On sait que lorsque Monique tenait Augustin enfant contre elle, ce n'est pas vers l'homme qui fut le père d'Augustin qu'elle détournait son regard de son fils, mais vers Dieu.

Je savais que la mère de Norbert n'avait pas, quant à elle, détourné son regard du regard de Norbert. Nul homme n'avait accaparé son désir de femme dont le seul objet fut Norbert, irrémédiablement piégé dans une relation Imaginaire sans issue. Nul regard désirant jeté sur un tiers nommé qui eut conduit Norbert à la triangulation nécessaire du désir. Lorsqu'un homme a surgi entre Norbert et sa mère, c'était déjà un homme broyé.

Lorsque Norbert vint me voir pour la première fois, il était demeuré dans l'entre-deux-morts, dans le monde insaisissable de la relation spéculaire à la mère, le monde où l'Imaginaire se noue au Réel.

Nous avons parcouru cet espace de long en large, j'ai écouté Norbert jusqu'aux limites d'une parole qui ne dit rien mais qui, néanmoins, fait, agit sur celui qui la reçoit (c'est ce dont j'ai parlé à propos de Norbert dans «L'élangage de la folie») et, en retour, je lui ai nommé ce que j'entendais mais aussi ce que je ressentais sous la morsure de ses mots.

Norbert est parvenu dans le même temps au terme de trois ans de travail analytique, au bord du Réel où se tient – inaccessible et terrible – l'Autre le plus archaïque, au delà de la mère monstreuse ou jouissive, l'Autre impossible lieu de refoulement originaire, et au bord, au seuil du Symbolique où nul

père jamais n'est venu rompre le charme qui retenait Norbert enchaîné à sa mère et sceller le pacte de la filiation.

Je n'ai pas été pour Norbert celui qui aurait pu – peut-être – servir de support à l'émergence du nom du père. Sans doute est-ce la raison pour laquelle lorsqu'il a interrompu son analyse, Norbert est allé chez son oncle en croyant trouver dans le réel ce que je ne pouvais l'amener à symboliser. Sans doute ne l'a-t-il pas trouvé. L'oncle, on n'en sera guère surpris, s'est dérobé. L'aura-t-il trouvé en la personne de monsieur M.? Pas tout à fait, mais il aura trouvé une présence qui, si j'ose dire, a pendant cinq ans tenu l'Autre maternel à distance. Norbert a-t-il abandonné la quête du père? Je ne le pense pas non plus. S'il plonge parfois – pendant les deux mois de sa mission – vers l'Autre archaïque, il se tient tout de même le reste de son temps au seuil de la rencontre avec le père, dans l'attente du père, mais d'un père qu'il ne saurait en aucune manière rencontrer dans le Réel car il ne s'agit pas d'un père Réel mais d'un père symbolique.

Norbert n'est pas «guéri», certes, mais il n'est plus submergé comme il le fut par le processus psychotique. Il me semble qu'il est parvenu à un palier intermédiaire, une phase de latence pourrait-on dire. Il a établi une sorte de *modus vivendi* entre sa psychose d'une part et un certain nombre d'activités symboliques qui lui permettent de maintenir un certain lien avec les autres, suffisamment stables pour lui permettre de consacrer quelques énergies à sa création.

Ce n'est pas très éloigné me semble-t-il de ce que Frieda Fromm-Reichman considérait être le terme possible d'une psychothérapie analytique des psychoses. Je renvoie ici au texte que j'ai traduit dans les numéros 22-23 d'*Interprétation*.

Sans pouvoir entrer dans le détail (tout ce que j'avance ici est extrêmement elliptique), je dirais qu'en revenant me voir, Norbert est venu, non pas tant me dire ce qui s'était passé pour lui pendant les sept années écoulées, mais voir si pendant ces sept années j'avais moi-même changé, si j'avais moi-même avancé de quelques pas dans la question du père et s'il pouvait venir terminer ce qu'il avait interrompu sept ans auparavant parce que sans doute j'ignorais alors (mais le sais-je mieux aujourd'hui?) comment on permet à un Sujet pris dans les mira-

ges de l'entre-deux-morts d'advenir à la symbolisation du père (donc du fils).

Je ne puis entrer ici dans la discussion de ce que représente l'intervalle tant en ce qui concerne l'intervalle dans le travail de l'analyse que dans l'après-coup ou encore – comme en ce qui concerne Norbert – entre le moment où une analyse s'interrompt et celui où l'analysant reprend contact avec son analyste. Pourquoi sept ans? On peut, certes, rapprocher le signifiant sept des sept Maîtres du Monde et reconstituer une chaîne signifiante du plus grand intérêt, encore qu'il s'agisse là d'un travail qui trouverait plutôt son sens avec un névrosé, mais c'est laisser le temps, la durée de côté.

S'agit-il d'un temps pour élaborer, sans doute, mais pouvons-nous en rester là comme Lacan avec son temps pour comprendre? Suffit-il de les désigner?

Je soulève la question, mais je n'ai pas actuellement la possibilité d'y répondre.

Toutefois c'est la question qui est venue conclure notre entrevue qui me permet d'avancer ce que je tente d'avancer présentement à propos de Norbert. En effet, son récit terminé sur l'allusion à la jouissance d'être l'élu de Dieu, Norbert est resté un long moment silencieux en me regardant de ses yeux incroyablement clairs.

– *Je vais vous poser ma question et puis je partirai. Pour l'instant je me sens bien dans cette oscillation entre mes périodes de mission et d'exaltation et ma vie quotidienne. J'ai appris à ne plus avoir peur de mes plongées dans l'inconnu et à mieux connaître la vie des autres, leurs exigences et leurs limites. Mais lorsque je sentirai que cet équilibre ne me convient plus, que le temps est venu de tenter autre chose que de me retrouver dans un hôpital psychia-*

trique, par exemple, ou de me suicider, serez-vous là, monsieur Peraldi, pour me permettre de faire ce que je tenterai alors de faire?

– *Dans la mesure où je serai vivant et à Montréal, oui, Norbert, je serai là.*

– *Eh bien, j'ai fait aujourd'hui ce que je voulais faire.*

Norbert se leva, me serra la main, le visage à la fois sérieux et souriant et il partit d'un pas ferme sans se retourner. Notre rencontre avait exactement duré le temps d'une de ses séances d'autrefois mais, comme on dit en français, il m'avait payé une visite.

RÉFÉRENCES

- CAÏN, J., 1982, *Temps et psychanalyse*, Privat, Paris.
 FLOURNOY, O., 1979, *Le Temps d'une psychanalyse*, Belfond, Paris.
 LACAN, J., 1982, *Les Psychoses*, Seuil, Paris.
 MICHAUX, H., 1957, *L'infini turbulent*, Mercure de France, Paris.
 VONNEGUT, M., 1975, *The Eden Express*, Praeger, Londres.

SUMMARY

Seven years after the interruption of his analysis, Norbert comes back to see his analyst. He tells him what happened during the seven years before asking him a question. Having heard this account of wandering and of the discovery of a certain equilibrium, the analyst remembers certain "moments" of the analysis of Norbert, the transference activity, the family structure. He has a beginning perception, through associations, of new theoretical perspectives on the question of time in psychoanalysis, on that of the father in the psychoses, the cystic-like growth of the psychotic process. Finally he questions himself on his place in relation to the question of the "father's name" when Norbert asks him, in ending, if he will still be there when he will want to take up his analytic journey again.